

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Numéro 45, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39355ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

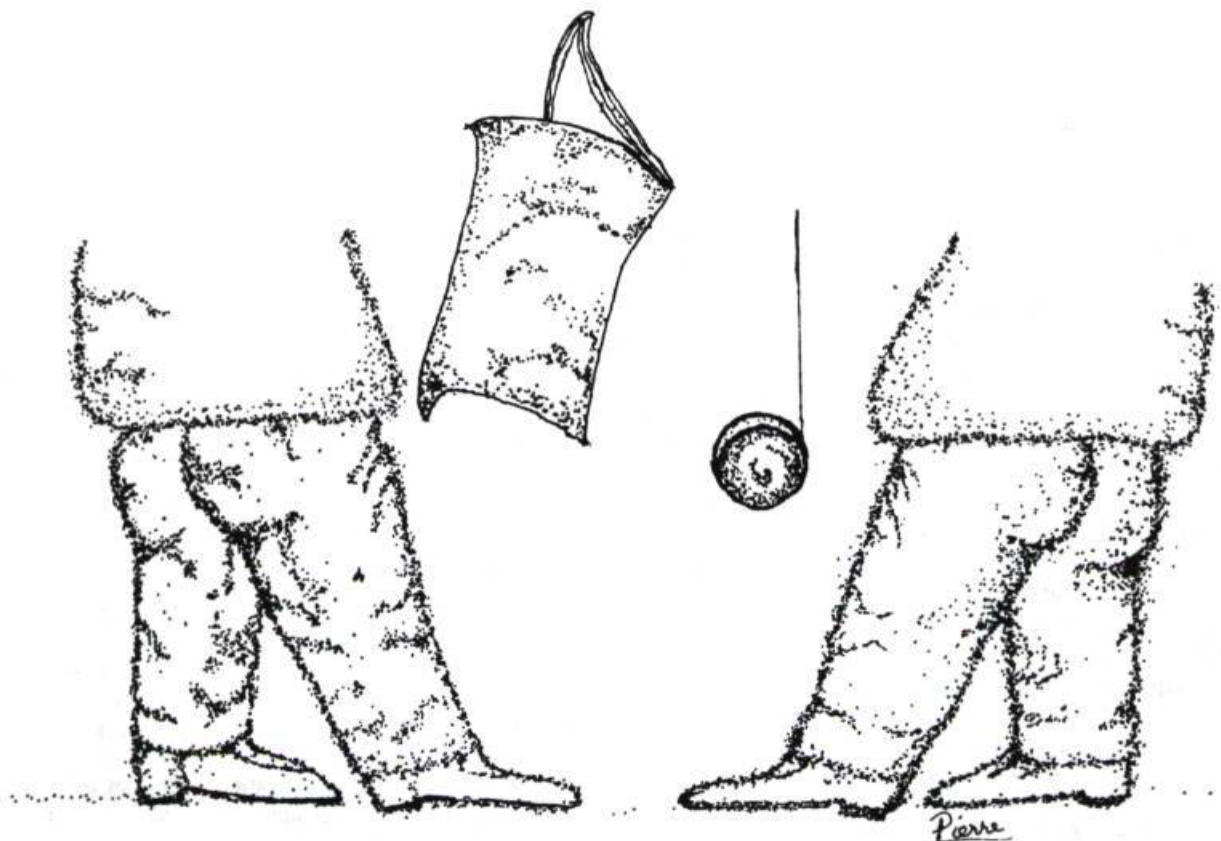
0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, A. (1987). Compte rendu de [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (45), 47–49.



Le théâtre qu'on joue

par André Dionne



Les Filles du 5-10-15

d'Abla Farhoud
au Théâtre de Quat'Sous

Dans les années 1960, les femmes, immigrées ou non, rêvaient de sortir de leur milieu. La Florentine du 5-10-15 avait montré la voie. Le monde clos dans lequel on les confinait, demandait à éclater. Enfin on pouvait parler d'autres choses que du quotidien étouffant et penser différemment. C'était l'heure du choix, mais l'individu peut-il réellement choisir quand il est écrasé par le contexte social qui l'emprisonne et le diminue? Ne donne-t-il pas alors une image un peu navrante de sa condition? Celle des gens sans histoire, ne voyant que l'anonymat à l'horizon.

Kaokab et Amira, deux immigrées libanaises, s'occupent du magasin de leur père. Entre deux fuseaux de fil, elles déroulent leurs doléances et leurs rêves. Au début, Amira, la plus vieille des deux, accepte son sort et essaie de dresser sa jeune soeur plus rebelle. Mais Kaokab sait que son frère continue ses études et qu'il pourra peut-être se libérer de ce milieu fermé. Elle partage ses rêves d'oranges et de soleil avec sa soeur. Elle veut re-

tourner à ses origines sensuelles sans se soucier des conditions sociales qui l'enfermeraient peut-être plus que le 5-10-15 où elle travaille. (Peut-on en vouloir à la naïveté et à l'inconscience?) Elles finiront pas incendier le magasin. Pour..., on ne saura jamais le sort de ces insatisfaites et mésadaptées dont le véritable drame est de ne pas avoir de but dans la vie.

Passer le temps en attendant on ne sait quoi, c'est peut-être le drame de tout individu lucide, mais ce n'est pas nécessairement un bon sujet pour une pièce de théâtre. Si les immigrés ont décidés de changer de pays, ils devaient avoir une raison... à moins qu'ils adorent servir de têtes de Turc.

Bilico de Marco Micone à La Licorne

Après *Adolorata* et *Gens du silence*, Marco Micone continue d'explorer la condition des immigrants italiens. Cette fois, il interroge la mémoire et la culture de ces exilés de l'intérieur. Peuvent-ils oublier ce village de leur enfance où sont amarrés leurs premiers rêves? Comment arrivent-ils à s'intégrer à un imaginaire québécois marqué au coin de la désillusion depuis le référendum? Le bon job remplace-t-il ces racines culturelles si chères à toutes les communautés? Ce sont ces questions que pose la pièce *Bilico*, et plus encore si nous pensons aux relations complexes qui s'établissent entre l'individu et la société dans laquelle il doit vivre. Où est le «village global»?

Luigi, immigré italien, amène Nino, son fils âgé de quinze ans, dans son patelin d'origine. C'est désert. La fontaine ne fonctionne plus. Les habitants sont partis. Il n'y a plus que son père et sa mère qui, après un bref séjour au Québec, sont retournés là pour témoigner ou revivre une époque révolue. Nino est fasciné par ce lieu qui pourrait charmer tous les écologistes, mais il semble incapable de construire ce nouveau monde dont il rêve. Tous font face à un vide que même la nostalgie n'arrive pas à combler. Quant à Danielle, cette Québécoise militante qui a marié Luigi, elle représente tous les clichés de l'échec nationaliste. En fait, son rôle ne sert qu'à justifier la difficile adaptation de tous les immigrés à une communauté qu'ils voudraient différente. Déchirés entre deux mémoires et deux cultures, les immigrés rêvent-ils tous à l'«éternel retour»? Cette problématique semble un peu simpliste, surtout si on pense au libre choix qu'ils ont dû faire pour venir ici.

Plutôt cérébrale qu'émotive, cette pièce de Marco Micone reste un exercice superficiel sur le phénomène de l'immigration. Les comédiens ne parviennent pas à incarner des personnages crédibles. La mise en scène reste floue. Comme si on avait été incapable de nuancer cet univers trouble nourri de préjugés et de critiques injustifiées.

It must be sunday

par le Pool
à la salle Fred-Barry

Si vous avez rencontré une religieuse et un footballeur dans la même journée, c'était peut-être un dimanche. Ce temps où vous pouvez occuper votre corps ou votre esprit à votre guise. Toutes les croyances sont permises. Toutes les illusions sont possibles. Tous les dieux ont droit d'attirer votre attention. Il suffit d'avoir un cérémonial bien au point. Certains s'en amuseront. D'autres le ridiculiseront. Mais qu'importe, si cela vous permet de transcender vos petits drames individuels d'ange déchu, de ventiler un peu votre ego sur la place publique.

Ce drôle de combat sournois entre une religieuse et un footballeur symbolise l'éternel tiraillement qui (semble-t-il) existe entre le corps et l'esprit. Elle atteindra l'orgasme spirituel en lévitant. Il touchera l'extase physique en jouant au «foot». Bizarre de passe. Étrange feinte. Comme les anges déchus, vous pouvez péter les ballons, panser vos bobos. Les dieux sont partis. «It must be sunday». On ne saura jamais. Le mystère reste entier. Qui l'a remporté? La force physique ou l'éther spirituel? Sûrement l'émotion qui sourd de ce spectacle danse-théâtre (sans nous assommer avec une dialectique desséchante).

Conçu et mis en scène par Rodrigue Proteau, assisté de Suzanne Lantagne, ce spectacle continue la démarche exigeante du Pool qui préfère éveiller, questionner, inquiéter plutôt qu'endormir, répondre et rassurer. Dans la lignée de Pina Bausch, ce groupe explore les mobiles de nos gestes et de nos émotions, et nous renvoie avec humour l'ombre de notre théâtre.

Rien à voir de Bernard Andrès à l'Eskabel

Prétextant faire une pièce sur le sort fait aux non-voyants, l'auteur se lance plutôt à l'attaque de ceux qui ne comprennent pas l'illusion du théâtre. Ce «cérémonial forain» (comme on dit dans le programme) me semble un peu trop fourre-tout pour intéresser les spectateurs. Par contre, si vous êtes amateurs de macédoine littéraire, vous serez servis. On vous parlera de tous les aspects du théâtre. Des classiques, de *Roméo et Juliette*, de la critique, du prix des billets, etc.

Parfois tendre, parfois violent, le bonimenteur vous invitera à partager son triste destin qui me semble refléter celui de l'auteur aux prises avec son manque d'imagination, ses références culturelles omniprésentes et son public qui ne marche pas dans son monde factice. Il gueule, engueule et dégueule sur les plus faibles. C'est lui le plus fort, le borgne. Celui qui a un oeil, un point de vue — et le bon. Malheur à l'aveugle qui osera le critiquer. Il sera vilipendé comme le dernier crétin. (Vous voyez ce que je veux dire?)

En fait, ce qui pourra vous étonner, c'est la mise en espace de Jacques Crête qui nous fait voir toutes les possibilités de son lieu théâtral. Ça vaut une visite guidée. (Maintenant je peux devenir aveugle, j'ai tout vu. Je pense même que je suis sur le point d'être sourd et muet.)



Jacques Galipeau
et Patrice Cognereau
dans
Bilico
de Marco Micone

Photo: Mirko Buzolitch



Rosalie Thauvette
Maryse Gagné
et
Geneviève Rioux
dans
Les Filles du 5-10-15
de Abia Farhoud

Photo: Mirko Buzolitch



Suzanne Lantagne
dans
It must be Sunday
par Le Pool

Photo: Gilberto De Nobile